

Les Hommes du jour

PUBLICATION HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



TOLSTOÏ

DEUXIÈME ANNÉE
7 Août 1909. — N° 81
10 Centimes
Le prochain numéro sera consacré à
EMILE VERHAEREN

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, rue du Louvre et rue Saint-Honoré, 131 — PARIS (I^{er})

Administrateur : Henri FABRE

Abonnements

UN AN.....	6. »
SIX MOIS.....	3. »
TROIS MOIS.....	1.50
ETRANGER.....	8. »

TOLSTOÏ

C'est la semaine russe. Après le grand conteur Maxime Gorki et le révolté Kropotkine, après cette figure sinistre et repoussante de bourreau, le tzar Nicolas II, que l'actualité désobligeante nous a mis en demeure de saisir, voici le puissant écrivain dont l'ombre immense se projette sur le monde entier et dont les moindres paroles se répercutent intensément dans les esprits et dans les cœurs. Il nous a paru intéressant d'opposer ces physionomies, curieuses à des titres différents, diverses et opposées, en qui se résume toute la Russie contemporaine. Les poètes et les héros de la révolte d'abord, le despotisme grimaçant et barbare ensuite, et maintenant, entre le tyran et le serf qui se rebelle, entre le tortionnaire et la victime, l'apôtre doux, puissamment suggestif, éloquemment persuasif de la Résignation, cette doctrine de néant et de mort.

Car Tolstoï apparaît avant tout comme le grand Résigné. Au sein de cette nation fruste où les adversaires du tzarisme luttent implacablement contre un régime féroce ; où de chaque côté de la barricade, les uns et les autres jouent leur vie et leur liberté ; où la bataille sociale revêt des formes de cruauté et de dévouement intrépide, telles qu'on n'a jamais pu les observer ailleurs, cet écrivain magnifique et fécond, venant se jeter dans la bagarre pour crier aux combattants des paroles de paix et jeter l'anathème sur les violences, c'est là un spectacle dépourvu de banalité. L'auteur de *Résurrection* choisit bien son moment pour prêcher un évangélisme enfantin et se faire le champion d'une morale singulièrement périmée, en désaccord formel avec toutes les lois sociales de l'époque. Par là, il s'est fait, inconsciemment, l'auxiliaire précieux du tzarisme qui ne demande pas mieux, certes, que d'avoir devant lui des troupeaux de moutons, bêlants, dociles aux commandements et ne regimbant pas sous les coups. Et si l'on songe à cette faculté géniale d'évocation qui caractérise l'écrivain, à ce style à la fois naïf et subtil, étrangement vivant, fait de clarté, de souplesse et d'une harmonie que nulle traduction ne sait rendre, on mesurera la profondeur du mal que Tolstoï aurait pu faire si ses compatriotes tout en s'inclinant devant le poète et le romancier ne s'étaient dérobés aux exhortations du moraliste.

La doctrine de Tolstoï est toute de paix, de douceur et d'avachissement. Anti-scientifique, il se prononce contre le progrès et commande le retour à la nature. Il dénonce l'art pour l'art, ne voit dans la littérature qu'un moyen d'évangélisation et manifeste pour la vie un dédain qui va jusqu'au renoncement total aux biens d'ici-bas. Doctrine funeste aux effets terriblement déprimants et si peu en harmonie avec les aspirations d'un siècle de lutte, de travail et de révolte. Cette façon de concevoir la vie, dont il a cherché longtemps le sens, a conduit Tolstoï à énoncer des jugements qui sont du pur radotage. Nous trouvons dans un auteur anglais, cette codification amusante des idées tolstoïennes qui donne bien l'essentiel de la doctrine :

Préceptes: NE RÉSISTEZ PAS AU MAL. (Matthieu, V, 39.)
Ce qui signifie: a) pas de gouvernement, pas d'armée, pas de guerre, pas de patriotisme, pas de violence, pas de tribunaux ; — b) pas de serments ; — c) pas de colère.

NE SOYEZ PAS APPELÉS MAÎTRES. (Matt., XXIII, 10, 11.)
Ce qui signifie: pas de distinctions de classes, pas de serviteurs, chaque homme doit faire son travail propre.

QUICONQUE REGARDE UNE FEMME AVEC ENVIE A DÉJÀ COMMIS DANS SON CŒUR LE PÉCHÉ D'ADULTÈRE. (Matt., V, 28.) D'où: a) pas de fornication ; — b) pas de mariage ; — c) pas de rapports dans le mariage ; — d) célibat ; — e) pas de viandes, de boissons intoxicantes et de tabac, etc., etc...

Voilà, au fond, quelles pénibles niaiseries cet écrivain, qui compte parmi les premiers du siècle, et nous a prodigué tant d'œuvres admirables, s'est donné pour tâche de faire admettre aux hommes qui l'écoutent. Heureusement pour lui, la postérité oubliera le patriarche radoteur de Iasnaïa-Poliavna et ce qu'on a qualifié trop promptement de philosophie pour ne retenir que l'artiste qu'il est demeuré malgré tout, mais que l'artiste suprêmement vivant, sensible et créateur, dont l'œuvre, marquée pour l'éternité, vous étreint et vous émeut irrésistiblement.

* *

Nous ferons, ma foi, comme la postérité et nous laisserons le moraliste haïssable pour expertiser le littérateur qui toujours domine dans le christomane. On peut dire de Tolstoï qu'il est un des romanciers du siècle le plus foncièrement humain et le plus étrangement évocateur. Très proche de nos naturalistes, dont il complète les procédés par un don de psychologie qui n'appartient guère qu'à lui, l'auteur d'*Anna Karénine* nous a offert des types dessinés d'un trait délicat mais sûr, avec leur visage, leur costume, leurs habitudes, leurs manies, leurs tares. Et tous ses personnages en même temps qu'ils s'agitent et vivent animale-ment, pensent, rêvent, souffrent, aiment, agissent, raisonnent. Les foules aussi se meuvent comme les individus. Nul romancier avant Tolstoï n'a donné à ses personnages une telle totalité de vie. Tolstoï, en même temps qu'il se fait un observateur méticuleux et note patiemment jusqu'aux moindres détails, se laisse guider par une imagination étonnante et un sens de la divination qui lui permet de lire jusqu'au fond des âmes. Il n'étudie et ne crée jamais ses personnages pour eux-mêmes, mais toujours par rapport à la vie universelle et les actes humains, avec lui, ne prennent de valeur qu'en regard de l'Idéal et de l'Absolu. Sur tout cela, ce mysticisme à la fois souriant et mélancolique et cette immense pitié qui s'étend à toutes les souffrances et embrasse les bêtes et les choses ; cette mélancolie et cette pitié qu'on retrouve dans toutes ses œuvres, dans ses *Souvenirs de Sébastopol*, dans *Résurrection*, dans *Les Cosaques*, dans *Anna Karénine*.

Chaque volume de Tolstoï marque une étape de sa pensée et dans son ensemble, son œuvre est une autobiographie morale. Cette œuvre immense, il est difficile de l'analyser entièrement. Ses meilleurs romans resteront *La Guerre et la Paix*, sorte d'épopée où il étudie l'armée, la noblesse, les classes dirigeantes russes, les souffrances du peuple, les conflits sociaux ; *Anna Karénine*, l'histoire douloureuse d'une femme luttant contre la passion, où l'on trouve une peinture fidèle de la corruption des hautes classes ; *Résurrection*, où il met en scène une lamentable prostituée et parcourt les bas-fonds de la société ; *Les Cosaques*, glorification de la vie naturelle. Et dans tous ses romans, le moraliste évangélisateur apparaît, se penche sur ses personnages et verse sur eux l'immense bonté et l'amour qui débordent de son cœur d'apôtre.

Malgré tout et quoique la résignation fasse le fond de sa doctrine, on peut y trouver un certain levain de révolte. Tolstoï n'est pas un chrétien, au sens moderne du mot. Ses préceptes s'inspirent de l'Évangile, mais il écarte les dogmes officiels : le péché originel, la rédemption, l'immortalité, l'espoir d'une vie future qui lui semble une lâcheté véritable. Il veut enfermer les sentiments dans le cercle de la vie terrestre. Il ne s'occupe pas de la divinité du Christ. Ses deux principes essentiels sont l'amour du prochain et la non résistance au mal. Par là, comme on peut voir, son christianisme ressemble furieusement au bouddhisme.

Mais ce qu'il faut retenir de ces principes contradictoires et déconcertants, c'est la haine que Tolstoï a toujours manifestée pour le militarisme et l'atrocité de la guerre. Nul mieux que lui n'a su inspirer l'horreur des charniers humains. Il a écrit sur ces boucheries sanglantes des pages inoubliables qui lui vaudront le pardon pour tant d'absurdes prédications dont il a comblé son œuvre.

Ce tableau, par exemple, d'un champ de bataille :

« Des centaines de corps mutilés, fraîchement ensanglantés qui, deux heures avant, étaient pleins d'espérance et de volontés diverses, sublimes ou mesquines, gisaient, les membres raidis, dans la vallée fleurie et baignée de rosée qui sépare le bastion de la tranchée ou sur le sol uni de la petite chapelle des morts de Sébastopol ; les lèvres desséchées de tous ces hommes murmuraient des prières, des malédictions ou des gémissements ; ils se retournaient sur le flanc, les uns abandonnés parmi les cadavres de la vallée en fleur, les autres sur les brancards, les lits et le plancher humide de l'ambulance... » (*Souvenirs de Sébastopol*).

Dans la *Guerre et la Paix* de sombres tableaux défilent qui ne peuvent qu'inspirer l'horreur des massacres. Et dans son aversion pour la guerre, Tolstoï est allé aussi loin que possible. Il a dénoncé le patriotisme comme la source première des barbaries militaires. Il a dit du drapeau que « c'étaient des morceaux d'étoffes fixés à des bâtons ». Malheureusement, l'écrivain se contente de décrire âprement le mal et ses causes et le moraliste va prêcher par là-dessus la résignation. Et l'on aboutit puérilement à la résistance passive et aux Doukhobors.

Né à Iasnaïa-Poliavna (gouvernement de Toula), tout près de Moscou, en 1828 (28 août-9 septembre), Léon-Nikolaévitch, comte Tolstoï, fils d'un colonel en retraite, devint orphelin de bonne heure. Il eut, comme beaucoup de jeunes Russes, un Français comme précepteur. Dès l'âge de quinze ans, il lisait nos écrivains du XVIII^e siècle, particulièrement Voltaire et Rousseau. A dix-neuf ans il ne croyait plus à l'Eglise orthodoxe et s'écartait de la religion dans laquelle il avait été élevé.

Physiquement laid et le sachant, timide, peu communicatif, Tolstoï eut cependant une jeunesse assez orageuse, pleine de duels, d'orgies tapageuses. En 1847, il quittait

l'Université de Moscou où il était entré en 1843 et se retirait à Iasnaïa-Poliavna, parmi les paysans. Il trouva ses propriétés dans un désordre affreux et déjà, après maints froissements d'amour-propre et de menus incidents qui avaient affecté sa sensibilité, il découvrait que la racine du mal gisait dans la misère des paysans. « Ce mal disparaîtra, écrivait-il, dès cette époque, à l'une de ses tantes, après un long et patient travail. N'est-ce pas alors un devoir, un devoir sacré, de me dévouer au bien-être de ces sept cents âmes ? » Le futur apôtre de l'Amour et du Sacrifice se dessinait dans ces quelques phrases.

Pourtant il ne demeura pas longtemps à Iasnaïa-Poliavna, parmi ses paysans. Trois ans plus tard, il partait pour le Caucase où on le nommait officier d'artillerie. En 1852, il publiait sa première œuvre, *Enfance*, sous le pseudonyme L. T., dans la revue *Sovremennik*, de Saint-Petersbourg. Puis il prit part à la guerre de Crimée et se distingua à Sébastopol. Il fut nommé commandant de division.

C'est vers 1851, alors qu'il était au Caucase, que Tolstoï médita sérieusement sur les problèmes humains. Une voix mystérieuse lui murmurait à l'oreille : « C'est maintenant que tu commences à vivre ! » Et il sentait en lui un désir irrésistible d'action. Plus tard, alors qu'il était officier d'artillerie et prenait part à toutes les expéditions militaires, le jeune Tolstoï, vivant au milieu des Cosaques dont il observait les mœurs et admirait la farouche indépendance, songeait à son avenir et considérait son passé. Il récapitulait son existence et se demandait quelle voie il avait jusqu'alors suivie. Il comprenait vaguement que le but de l'homme ici-bas est la recherche du bonheur. Mais lorsqu'il eut établi que le bonheur consiste dans l'amour et le dévouement, sa vie passée lui fit horreur. Il résolut de se renouveler et de se retremper dans le sacrifice. Sa carrière d'apôtre commençait.

En même temps, pendant la guerre de Sébastopol, Tolstoï était ému de la souffrance humaine. Au Caucase déjà, il avait goûté la beauté de la nature. Cela le conduisit à chanter la vie simple et sauvage. La civilisation avec ses crimes, ses guerres atroces, lui inspirait une insurmontable horreur. Après avoir visité des amputés, des malades, des blessés, il comprit que jamais la poudre et le sang n'apporteraient une solution aux questions qui se posent entre humains. Et tout en guerroyant, il prenait sa plume et commençait à écrire. De cette période datent : *Adolescence*, *Souvenirs de Sébastopol*, *Coupe du bois*, *Invasion des Cosaques*.

La campagne terminée, Tolstoï séjourna quelque temps à Sébastopol. Ses convictions de patriote étaient alors fortement ébranlées par ce qu'il avait pu voir de la guerre. Sa réputation littéraire était déjà établie et il fut chaleureusement reçu dans la capitale où il se lia avec quelques écrivains célèbres, parmi lesquels Tourgueneff. Mais les discussions purement littéraires ne lui apportaient aucune satisfaction. Toujours sous l'impression angoissante ressentie sous les murs de Sébastopol et au milieu des Cosa-

A nos lecteurs, à nos Amis

LES HOMMES DU JOUR vivent par leurs propres moyens. Ils ne font ni publicité commerciale, ni financière. Ils sont en droit, pour continuer à batailler, de compter sur le concours de chacun. Nos lecteurs peuvent

nous aider dans notre tâche: 1° en souscrivant un abonnement; 2° en faisant abonner leurs amis; 3° en veillant à ce que *Les Hommes du Jour* soient affichés partout en bonne place; 4° en nous envoyant des listes d'abonnés probables auxquels nous ferons le service pendant 3 numéros, afin de faire connaître notre publication; 5° en achetant leurs livres à notre service de librairie.

ques, il persistait à songer à la loi mystérieuse de la vie. Il se cherchait. Il croyait alors que sa vocation était d'instruire les hommes et se posait cette question : « Que suis-je ? Que dois-je enseigner ? » Bientôt après avoir observé « les prêtres de la pensée et de la parole », il comprenait que leur croyance n'était qu'une supercherie et se séparait d'eux.

Peu après, il entreprenait un voyage à l'étranger, visitait la France où il fut vivement impressionné, à Paris, par le spectacle d'une exécution capitale, parcourait l'Allemagne où il suivait des cours scientifiques, l'Italie, la Belgique, l'Angleterre. Il rencontrait Proudhon à Bruxelles et Liszt à Weimar.

Il revint en Russie un peu avant l'émancipation des serfs. L'empire était alors bouleversé par un immense espoir dont il se fit l'écho. Il fonda à Iasnaïa une revue et une école modèle qui durèrent près de dix ans.

En 1862, il épousa la fille d'un docteur de Moscou et commença une vie de famille simple et paisible. C'est pendant cette période qu'il a écrit deux de ses chefs-d'œuvre : *La Guerre et la Paix* (1864-69) et *Anna Karénine* (1873-1876).

* *

C'est à partir de 1874 que le Tolstoï évangéliste fait son apparition. Le problème religieux et moral se posait avec plus de force que jamais et l'absorbait complètement. Il cherchait toujours le « pourquoi » de la vie. Il connut alors deux paysans, Soutaïev et Bondarev, fondateurs de deux sectes religieuses qui donnaient le pas à l'Ancien Testament sur le Nouveau et professaient que « la rénovation du monde ne peut se faire que par le travail manuel et individuel ». Tolstoï traversa alors une crise morale qu'il nous a racontée dans *Ma Confession* (1879-1882). Il revint à l'Évangile, renonça au monde et se mit à labourer la terre.

Pourtant il ne renonçait pas à la littérature. Il donnait : *Maître et Serviteur*, *La Sonate de Kreutzer*, *La Mort d'Ivan Ilitch*, *Résurrection*. Il écrivait une pièce en quatre actes : *La Puissance des Ténèbres*. Il publiait aussi nombre de livres pour l'éducation du peuple, des études, des contes en style biblique ; *Qu'est-ce que l'Art ? En quoi consiste ma foi*, *L'Eglise et l'Etat*. Ce dernier livre lui valut d'être excommunié le 24 février 1901 par le Saint Synode comme hérétique et athée.

Puis il prenait, à maintes reprises, la défense des paysans. Il soutenait les Doukhobors persécutés. Il protestait contre les horreurs tzaristes par la lettre *Tu ne tueras pas* (1900) ; il se déclarait contre la guerre russo-japonaise, contre les actes des révolutionnaires pour défendre ses idées de non-résistance au mal. Enfin, en 1908, il dénonçait à nouveau les atrocités du régime par la lettre : *Je ne puis pas me taire*.

* *

Aujourd'hui, Tolstoï, âgé de 81 ans, est l'écrivain universellement admiré. Depuis sa crise morale et sa conversion, il n'a jamais quitté ses terres de Iasnaïa où, vêtu de la blouse du paysan, il travaille de ses propres mains. Tous les six mois, on annonce sa mort, mais chaque fois, l'écrivain échappe à la maladie qui le guette. On sait qu'il a renoncé à ses propriétés, mais on sait moins que ses fils les gèrent à sa place et que sa femme administre sa propriété littéraire. Faut-il conclure de cela, comme certains l'ont fait, à l'hypocrisie de l'apôtre ?

Quoi qu'il en soit, Tolstoï demeurera comme un des écrivains les plus puissants de son siècle et il aura marqué fortement son époque. Tout n'est pas à rejeter dans le fatras de ses conceptions religio-philosophiques. Quand Tolstoï s'adresse à l'énergie humaine pour acquérir la discipline intérieure, quand il prêche l'abolition de la misère humaine, l'aspiration vers le Bonheur universel ; quand il dit : « Ne tuez pas, n'exploitez pas, purifiez votre vie et votre conscience », on ne peut que suivre l'apôtre. Le but qu'il nous propose est sublime. Mais les moyens sont discutables. Tolstoï n'a pas su voir que la réalisation de ses vœux était, hélas, au prix de violences encore et que sa chimère ne pouvait s'épanouir que dans le sang. De même Tolstoï nie la science. Il ramène tout à la Morale. Il croit, comme le philosophe de Genève, que la civilisation est l'origine de tous nos maux. Il nie encore l'Art comme l'interprétation d'une Beauté mystérieuse et éternelle qu'il ne veut pas connaître. Pour lui le Beau ne peut être que le Bien. Sa loi se résume en deux mots : Aimer, Travailler. En somme, devenir meilleur et par l'exemple inciter les autres à agir dans le sens de la perfection morale. Puérités et sophismes.

Mais ce qu'on retiendra de Tolstoï, c'est son œuvre négatrice. Il a dénoncé le mal avec une véhémence que nul n'a atteint avant lui. Il a inspiré aux hommes l'horreur de la guerre et des massacres, la haine de l'exploitation et de l'oppression. Il nous a tracé des tableaux émouvants de la misère humaine. Il a fait pleurer sur les douleurs des parias et des vaincus. Il a flétri l'hypocrisie des religions et des morales officielles, condamné l'inégalité et la richesse. Il peut ensuite conclure à la résignation et nous inviter à courber la tête. Il n'a pu, malgré lui, que créer de la révolte agissante.

Et s'il est utile de combattre le doctrinaire dont les radotages enfantins agacent parfois, on ne peut que crier son admiration pour l'artiste. Après tout, que Tolstoï ait été dupe d'illusions généreuses et éternelles, il n'en a pas moins, à son encontre, obtenu des résultats inespérés. L'Eglise orthodoxe ne s'y est pas trompée, elle qui a condamné l'Apôtre de l'Amour en qui elle a su démêler parfaitement le père intellectuel de la Révolution russe, celui qui a su offrir aux jeunes générations, dans la gangue des doctrines émoussées, le métal précieux de la révolte.

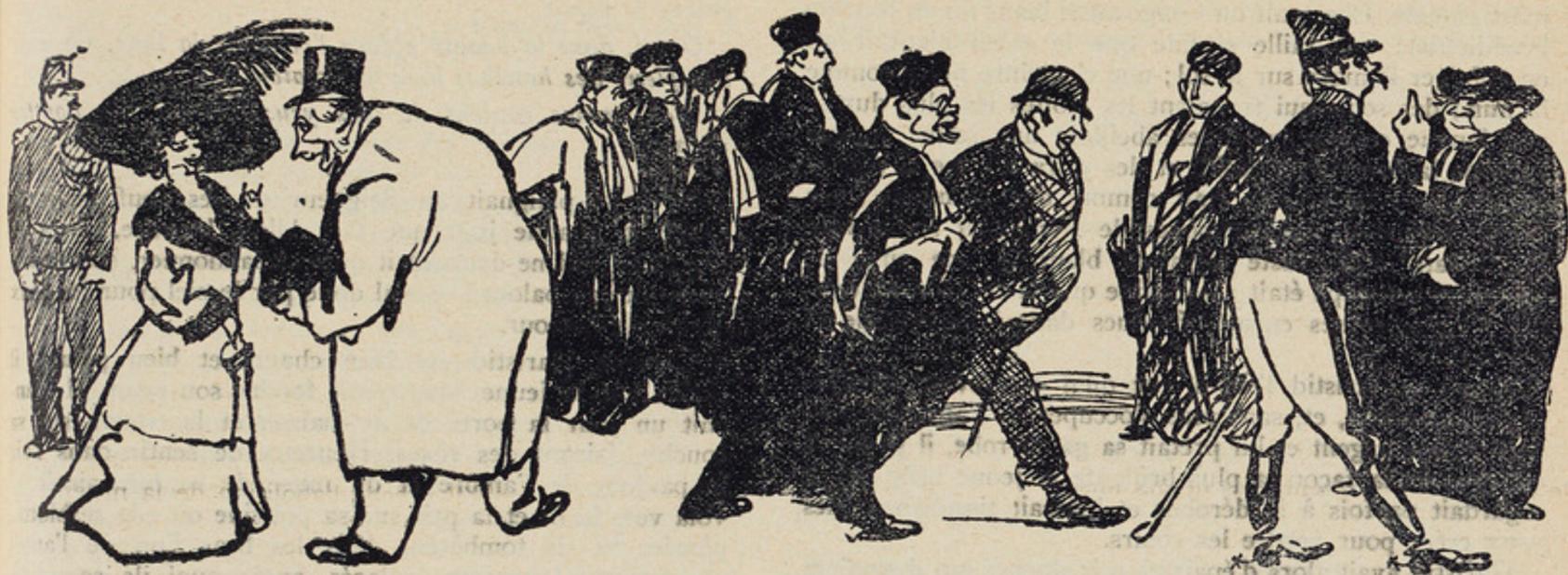
“ Portraits d'Hier ”

Études sur la vie, les œuvres, l'influence
Numéros parus : . . . des grands morts de notre temps

Emile ZOLA, par VICTOR MERIC * PUVIS de CHAVANNES, par LÉON WERTH * BEETHOVEN, par GEORGES PROCO
Henrik IBSEN, par FRANÇOIS CRUCY * Honoré de BALZAC, par MANUEL DEVALDÈS * Michel BAKOUNINE, par
AMÉDÉE DUNOIS * Charles BAUDELAIRE, par GASTON SYFFERT. * DALOU, par PAUL CORNU.

En vente partout : le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — LES EXIGER.
Chaque numéro, 32 pages in-8°, nombreuses et intéressantes illustrations, 0.25 ; franco, 0.30

Administration : 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré + PARIS (1^{er})



LE LIVRE DES MILLE NUITS ET UNE NUIT

TRADUCTION NOUVELLE

Les aventures d'Haristid le Débauché

MAIS LORSQUE FUT LA SIX CENT SOIXANTE-NEUVIÈME NUIT...

Schahrazade dit au roi Schahriar:

Sache, ô Roi fortuné, que l'histoire merveilleuse que je vais te raconter n'est pas le fruit de mon imagination romanesque et qu'elle m'a été révélée d'une façon qu'il faut que je te dise, sinon il ne serait point aisé de comprendre comment elle est parvenue jusqu'à moi.

Il y avait autrefois, dans les âges d'il y a bien longtemps, un pays puissant, du côté où le soleil s'endort chaque fois que la nuit vient. Ce pays, des années et des années durant, avait vécu sous la domination de sultans implacables, jusqu'au jour où les marchands, les soldats et les esclaves s'étant réunis mirent le feu aux palais, emparèrent le dernier des sultans et donnèrent le pouvoir à des grands vizirs qu'ils choisissaient eux-mêmes.

A partir de ce moment, le pays, qui avait connu la toute-puissance sous le despotisme des sultans, devint la proie des ambitions et des rivalités et chacun se disputa la faveur des esclaves afin de pouvoir acquérir une parcelle des richesses et des honneurs publics. Il m'est revenu, ô grand Roi, ô doué d'idées excellentes, qu'il y avait en ce temps-là un jeune mamalik parvenu à la place suprême par la vertu de sa parole mielleuse. Son histoire m'a été dite par un poète qu'on appelait le Péteur, vu qu'il était fameux par ses vesses et ses pets et qu'il était un pédéraste illustre.

Sache, ô Roi fortuné, que nulle histoire, fût-elle écrite avec la pointe d'une aiguille sur le globe de l'œil ne vaut celle du jeune mamalik Haristid et qu'Allah, seul, en sait de plus merveilleuses. Il est raconté — mais Allah est plus savant — qu'il y avait dans la ville de Shin-Azer, un citadin nommé Aboul qui, après avoir longtemps mené la

vie aventureuse des Bedouins, était devenu un tout petit marchand. Cet Aboul tenait, dans les quartiers populeux de la ville que hantent les marins et les soldats, un harem où s'ébattaient des jouvencelles plus belles que la lune quand elle brille sur la mer. C'est là qu'Aboul donna le jour, avec l'aide de sa femme, au jeune Haristid qui grandit rapidement parmi ces adolescentes venues de pays divers et qui étaient des merveilles de beauté.

Dès son âge tendre, Haristid sentit ses os consumés par le feu de l'amour et son cœur dévoré par la passion. Il rôdait autour des jouvencelles qui s'amusaient délicatement avec lui et, une nuit que son père l'avait cherché en vain par toute la ville, il le découvrit dans la couche d'une des femmes appelée Bouton-de-Rose. Il le fit battre de verges et lui dit: « Sache, ô mon fils Haristid, que ces adolescentes m'ont coûté beaucoup de peine à acquérir et que chacune d'elles vaut plusieurs sequins. » Malgré les coups reçus, l'enfant garda le souvenir de cette nuit d'amour plus douce que le miel, et étant tombé éperdument amoureux de chaque jouvencelle, il n'eut point de repos qu'il eut recommencé. De ce jour, on ne vit plus que lui autour de ces beautés auxquelles il tenait des discours éloquentes et pour lesquelles il composait des chansons très douces qui étaient comme les fleurs de son âme.

Lorsqu'il eut atteint son vingtième printemps, ô fils d'Allah, toute la ville le connaissait comme un grand coureur et on ne l'appelait plus qu'Haristid le Débauché. En même temps, il était apprécié pour l'habileté de sa parole insidieuse et se préparait, par des flatteries, à gagner la faveur des esclaves afin de pouvoir un jour régner sur eux et mener une vie pleine de délices et d'agréments.

Il m'est revenu, grand Roi, qu'il avait alors pour compagnon le jeune fils d'un marchand de la ville qui l'admirait pour son éloquence. Ce jeune ami se destinait, lui aussi, aux fonctions publiques, et il avait épousé une

pucelle, fille d'un citadin opulent, qui était d'une beauté inimaginable. Elle avait un visage aussi blanc qu'un jour de bénédiction; une taille si fine que le soleil n'aurait pu en allonger l'ombre sur le sol; une chevelure noire comme la nuit; des seins qui trouaient les étoffes les plus dures; une langue comme celle des abeilles; une salive comme l'eau de la fontaine Salsabil et des yeux comme la source de Kausar; sa bouche était comme une cornaline; ses joues semblaient des anémones de Némân et son ventre éblouissant était vaste et aussi blanc qu'une cuve de marbre; sa croupe était plus solide que la coupole du temple d'Iram, et ses cuisses fondues dans le moule de la perfection.

A peine Haristid l'eut-il vue qu'il en devint terriblement amoureux, et, sans plus s'occuper de l'ami, qui l'aidait de son argent et lui prêtait sa garde-robe, il se mit à assiéger de la façon la plus brûlante la jeune belle qui le regardait parfois à la dérobée et baissait timidement des yeux créés pour perdre les cœurs.

Haristid avait alors d'épaisses moustaches qui donnaient de la vigueur à son visage et le regard fuyant; il sentait l'eau de vaisselle et, dans ses habits, traînaient les parfums des cuvettes où il avait barbotté toute son enfance, dans le harem de son père, le pauvre marchand de jouvencelles. Mais, ô grand Roi, il parlait avec une grâce irrésistible et d'une voix plus harmonieuse que celle des oiseaux chanteurs, et il disait à la jeune épousée:

O douce enchanteresse apparue sur mes chemins; mon âme est pleine de trouble, et l'espoir m'abandonne.

Mon amour s'accroît et ma patience diminue.

Maintenant le sommeil fuit mes paupières et la tristesse les consume.

Une beauté ravissante a passé dans mon ciel et m'a enlevé le repos.

O toi, dont la beauté efface l'éclat de la lune, toi dont l'ampleur des hanches loue le Créateur.

Mes larmes coulent de mes yeux comme des gouttes d'onyx...

Et il se plaignait au Seigneur de ses souffrances et suppliait, chaque jour que fait Allah, la belle, objet de son culte, qui ne demandait qu'à s'abandonner, son époux étant un peu balourd et mal doué par le ciel pour les jeux divins de l'amour.

Lorsque Haristid eut bien chanté et bien pleuré, il arriva que la jeune Anis sentit fondre son cœur. Il franchit un jour la porte de sa maison et la trouva sur sa couche, faisant des rêves. Heureux de sentir dans l'air le parfum de l'ambre et du musc de sa bien-aimée, il vola vers le lit et la prit sur sa poitrine où elle se blottit, pâmée. Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent longtemps enlacés, après quoi ils se prodiguèrent les marques passionnées de leur amour.

Gloire, ô puissant Roi, à celui qui distribue, dans sa justice, la beauté et les plaisirs. Sache donc qu'à quelque temps de là, les deux amoureux allèrent s'aimer dans une prairie, hors de la ville de Shin-Aser et que tout ce que je t'ai dit jusqu'ici n'est rien comparé à ce que je veux encore te raconter au sujet d'Haristid le Débauché.

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

(A suivre.)

DE TOUT UN PEU

* * *

Aristide journaliste

LE « camarade » a fait du journalisme, bien qu'il écrive à peu près comme un chien ferait du crochet. On connaît ses articles, rares d'ailleurs, parus dans la *La Lanterne*, *Le Journal du Peuple*, *L'Humanité*. Tous sont d'une insigne platitude: de la prose de vétérinaire.

C'est que le « camarade » ne possède aucun don de journaliste. Il est intelligent, supérieurement intelligent, orateur, spirituel, avec un sens évident de l'humour et du trait; mais, journaliste, il ne le fut et ne le sera jamais. Pondre un article est pour lui une insupportable corvée. Il ne peut pas écrire en présence de quelqu'un. Il lui faut être seul, enfermé à double tour dans une pièce déserte, loin de tout bruit et surtout de toute observation. Alors, penché sur le papier, il souffle, geint, transpire, inapte à trouver le mot propre, s'énerve, s'affole, malheureux comme Sisyphe roulant son rocher.

* *

Tous ceux qui ont approché le « camarade » connaissent cette particularité. Au temps des souliers éculés (mais où sont les ribouis d'antan?), ses amis s'en amusaient et ne laissaient échapper aucune occasion de le mettre sur le gril.

Certain soir, à *La Lanterne*, il y eut un article à écrire en cinq sec, sur un événement de dernière heure. Le « camarade » était là.

« Briand va nous bâcler ça », fit quelqu'un.

Quand il sut de quoi il s'agissait, le « camarade » s'émut. Il tenta de se dérober: pas en train... une course urgente... une sacrée migraine qui le paralysait... Mais toute la rédaction se

ligua. Le « camarade » dut céder pour ne point passer pour incapable.

Ce ne fut pas une mince affaire. Il fallut l'isoler dans un bureau, lui servir du café, le combler de cigarettes.

Après une dernière grimace, il s'enferma.

Une demi-heure se passe. Rien ne vient. Un reporter, qui est allé placer son œil au trou de la serrure, rapporte que le malheureux, la tête dans les mains, semble prostré.

Une autre demi-heure s'écoule. Toujours rien. On commence à s'impatienter.

Brusquement, la porte du bureau s'ouvre et Briand lance d'un ton qui s'efforce d'être négligent:

« Dites-donc! envoyez-moi du thé, mon mal de tête ne me lâche pas... »

Toute la rédaction se gondole. Le thé est préparé et servi. Un long temps. Puis Briand reparait. Cette fois le ton est nerveux:

« Vous savez, je désespère d'en sortir. Voulez-vous me faire apporter un peu de rhum? Je me sens mal à l'aise. »

Un rédacteur facétieux disparaît, et revient porteur d'un litre de cognac, qu'il remet sans sourciller au patient. C'est du délire.

Mais le temps coule, coule. L'heure de la mise en page approche. Il faut en finir. Le secrétaire de rédaction, et derrière lui tous les rédacteurs, va frapper à la porte du bureau d'où le « camarade » paraît ne devoir plus sortir. A l'intérieur, on entend un bruit continu de papier froissé.

La porte s'ouvre enfin à l'appel. Très agité, Briand remet son pardessus et son chapeau:

« Décidément, ce soir, ça ne va pas. » S'adressant au secrétaire de rédaction: « Tenez, cher, faites donc finir le papier par quelqu'un autre. Moi, je sors. »

Et il sortit.

Sur un feuillet, trois mots étaient écrits: « A l'heure où... » Puis, plusieurs ratures. Puis, plus rien.

Le litre de cognac était vide...

Une lettre

« Vittel, 26 juillet 1909.

« Monsieur,

« *L'Argus* m'envoie une coupure des *Hommes du Jour* où vous me faites l'honneur de parler de moi.

« Votre information n'est pas tout à fait exacte. Je n'ai pas assassiné le doux poète Léon Dierx : j'avais parlé de Léon Kerst, le regretté critique du *Petit Journal*. Si vous aviez pris la peine de lire le *Bulletin municipal* rendant compte de la séance suivante, vous auriez vu que j'avais fait de suite une rectification pour cette erreur due à un prote trop érudit.

« Comme je ne voudrais pas passer tout à fait pour un imbécile, je me permets de vous adresser cette petite rectification, en vous demandant d'en informer vos lecteurs.

« Recevez, etc... »

« QUENTIN-BAUCHART. »

En effet, le *Bulletin municipal* a rectifié. C'était une simple coquille. M. Quentin-Bauchart n'a pas assassiné Léon Dierx. Nous en sommes très heureux et pour le poète et pour M. Quentin-Bauchart lui-même.

L'esprit des lettres

Où l'on découvre que le gouvernement actuel (ni plus ni moins, d'ailleurs, que ses prédécesseurs) est un gouvernement

Jean Dupuy
Chéron

Albert Sarraut
Briand
Millerand
Trouillot
Viviani
Beaumez
Barthou
Ruau
Pichon
Doumerque
RenoUlt
Cochery
Fallières

Pichon
Cochery
Renoult
Briand
Chéron
Barthou
Viviani
Dujardin-Beaumez
Doumergue
Trouillot
Millerand
Jean Dupuy
Albert Sarraut

Les ministres de la Guerre et de la Marine ne figurent pas à ce tableau. Nous savons trop ici ce qu'il en coûte de toucher aux « galonnards ». Ils méritent, du reste, d'être épargnés, n'étant pas des politiciens de carrière.

Erreur légère

SON Excellence Aristide Briand, à l'époque où il s'occupait de séparer les Eglises de l'Etat, publiait un rapport dans lequel on voyait tranquillement des rois carlovingiens succéder à des rois capétiens et des papes converser avec des rois à un moment où les uns et les autres étaient morts depuis des années.

Voilà maintenant que les *Hommes du Jour* marchent sur les traces de l'Homme qui peut vivre dans l'eau et offrent à leurs lecteurs un perle, ô mais une perle.

Prenez notre numéro sur Kropotkine et vous y trouverez :

« Dans sa treizième année, il commençait aussi à lire des romans français : Zola, Daudet... etc. »

Or, Kropotkine, né en 1842, avait treize ans en 1855. On avouera qu'il lui était difficile de lire Zola à cette époque,

A la vérité, nous nous en doutions bien un peu, mais les typos ne se sont pas préoccupés de cela ; ils ont paisiblement oublié la moitié d'une phrase. Voici ce que nous avons écrit :

« Dans sa treizième année, il commençait aussi à lire des romans français : Hugo, Balzac ; — plus tard : Zola, Daudet, etc., etc... »

Mais nos lecteurs auront certainement rétabli le sens de cette phrase boiteuse, sauf, sans doute, les Aristarque qui rédigent le journal comique : *l'Anarchie*.

Pareillement, dans notre numéro sur le Tzar, lire *pogromes* et non *progromes*.

Ecole de mouchards

PARCE que Bourtzeff a fait des révélations sur Harting, le journal comique *l'Anarchie* déclare gravement que Bourtzeff est un dénonciateur.

Parce que nous avons indiqué la présence probable de Harting à Saint-Cloud, ces dernières années, le journal comique *l'Anarchie* nous traite de dénonciateur.

Il paraît qu'en dénonçant un mouchard, on devient mouchard, tout comme le mouchard dénoncé.

A notre tour, nous appelons l'attention du public sur le journal comique *l'Anarchie* qui nous a dénoncé nous-mêmes qui avons dénoncé Harting.

Et il est très probable que le journal comique *l'Anarchie* va nous dénoncer à nouveau pour avoir dénoncé *l'Anarchie* qui nous a dénoncé pour avoir dénoncé Harting.

Auquel cas, nous redénoncerons le journal comique *l'Anarchie* qui nous a dénoncé parce que nous l'avions dénoncé pour avoir etc., etc...

Et ce petit jeu peut durer quelque temps. Mais même dans un journal comique, ce n'est pas follement amusant.



Les Arts

M. Aimé Morot a statufié son beau-père, feu Gérôme. M. Aimé Morot-Gérôme est un bon gendre, mais il est un piètre artiste, un mauvais sculpteur. Les produits qui sortent de son atelier sont inférieurs, même, à ceux que signait son beau-père.

Le monument, qui a été érigé dernièrement dans les

jardins de l'infante, n'est pas fameux. La maison Gérôme-Aimé Morot — Morot-Gérôme, gendre et successeur — ne garantit plus la qualité du fini, l'exactitude photographique des travaux peints ou sculptés qu'elle exécute sur commande.

Et c'est au moment où les produits de l'École accusent plus que jamais la pauvreté d'imagination, le manque de style et de métier — ne pas confondre avec le truc — des pseudo-créateurs dont s'enorgueillissait l'art officiel, que les pouvoirs publics placent, à proximité du Louvre, le monument élevé par un gendre sans talent à la gloire d'un beau-père dont le talent... a fait son temps.

Le monument Gérôme est le pendant du monument Meissonnier.

Mais Gérôme, pas plus que Meissonnier, n'est à sa place dans les jardins du Louvre. Le Musée n'est pas une nécropole de l'art. Point n'est besoin que les effigies de ceux qui ne furent que les représentants de traditions plus ou moins respectables, qui méprisèrent le talent et insultèrent le génie, en gardent le seuil.

Dans quelque vingt ans, des hommes de bronze, difformes, grotesques, figés en des attitudes théâtrales, — Bouguereau, Bonnat, Detaille, Ferrier, Leygues, Chauchard, Dujardin-Beaumetz, etc... — rendront impossible l'accès du Louvre.

On n'osera se hasarder dans ces parages. Seuls, quelques jeunes gens courageux que rien ne rebutera, que n'effraieront pas les gestes menaçants de la garde de bronze qui veillera aux guichets du Louvre, iront encore rendre visite aux purs génies qui honorent l'art de tous les pays et de tous les siècles.

M. R.

BIBLIOGRAPHIE

◆ ◆ ◆

Nous avons reçu :

ÉDITION DU GROUPE DES POÈTES ET CHANSONNIERS
RÉVOLUTIONNAIRES

- Dieu, paroles de MAURICIUS, musique de PAUL SAPHIR.
Monsieur Suce, paroles et musique de A. FOURNIER.
Demain, mignonne, paroles de LÉON ISRAËL, musique de A. DROCCOS.
Le Père Lapurge, paroles et musique du Père LAPURGE.
Ce bon Monsieur Chauchard, par MAURICE DOUBLIER.
La prochaine révolte, par TONY GALL.
Vive la classe, par TONY GALL.
Faiblesse et Volonté, paroles et musique de ROBERT GUÉRARD.
Pauvres Moutons, paroles de E. POITEVIN, musique de P. DIDIER-PERRET.
Les Casseroles, paroles de LUC, musique de PAUL SAPHIR.
En libre Harmonie, paroles de TONY GALL, musique de CHARLES DAVRAY.
Cariatides, poème par MADELEINE VERNET.
Au nom de la loi, par TONY GALL.
La Vie, par MAURICIUS.

Chaque chanson, 0 fr. 25. En vente. Doublier, 6, boulevard Magenta, Paris.

Le Gérant, Ernest REYNAUD.



IMPRIM. COOPÉRATIVE OUVRIÈRE, 26, rue Hermand-Dair,
Villeneuve-Saint-Georges. — Téléph. 32.

SERVICE DE LIBRAIRIE

ATTENTION

Le 15 Août paraîtra la 1^{re} Série

PORTRAITS D'HIER

Études sur la Vie, l'Œuvre, l'Influence
des Grands Morts de notre Temps.

ÉMILE ZOLA
PUVIS DE CHAVANNES
BEETHOVEN
HENRICK IBSEN
H. DE BALZAC
BAKOUNINE

Collaborateurs :
Victor MÉRIC
Léon WERTH
Georges PIOCH
François CRUCY
M. DEVALDÈS
A. DUNOIS

Un élégant Volume,
in-8, 492 pages,
Magnifiquement illustré

Prix : **1 fr. 50**

EN VENTE PARTOUT
Kiosques, Libraires, Gares, Métro.

Envoi franco contre 1 fr. 50 à
H. FABRE, 20, r. du Louvre, 131, r. St-Honoré
PARIS (1^{er}).

VIENT DE PARAÎTRE :

" Portraits d'hier "

N° 10

P.-J. PROUDHON

par HARMEL

Le numéro, 32 pages, illustré, 0 fr. 25

En vente partout. Les réclamer, Les exiger.

ABONNEZ-VOUS

Abonnements

remboursés en volumes

PRIMES AUX ABONNÉS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages que nous offrons à nos abonnés.

Gratuitement, nous donnons aux abonnés d'un an DEUX VOLUMES vendus en librairie 3 fr. 50.

A ceux de 6 mois, UN VOLUME.

Il suffit de joindre 0 fr. 25 par volume pour le port, au montant de l'abonnement.

Les abonnements peuvent partir de n'importe quel numéro paru.

Un an (6 francs) : deux volumes à choisir dans la liste ci-dessous (Occasions);

6 mois (3 francs) : un volume au choix;

3 mois (1 fr. 50) : 12 cartes postales *Les Hommes du jour*.

OCCASIONS

VOLUMES VENDUS EN LIBRAIRIE 3 fr. 50
et laissés à 1 franc chaque pris dans nos bureaux
1 fr. 25 franco

Les six volumes, 6 fr. 50 franco gare

Emile de Saint-Auban, *L'Idée sociale au Travail*

Darien, *La Belle France*.

Bernard Lazare, *Le Miroir des Légendes*.

Lucien Descaves, *La Colonne*.

— *Les Emmurés*.

— *Soupes*.

Henri Fèvre, *Galafien*.

Ernest Gégou, *Jésus*.

J.-W. Bienstock, *Tolstoï et les Doukobors*.

Christian Cornélissen, *En marche vers une nouvelle*

Hamon, *Le Socialisme au Congrès de Londres*

Henri Dagan, *Superstitions politiques et problèmes sociaux*.

J.-C. Spence, traduction par Alfred Naquet, *L'Évolution de la Civilisation*.

D^r Jean Darricarrère, *Au Pays de la Fièvre*.

Hamon, *La France sociale et politique*.

G. Lhermitte, *Le Sabre et la Loi*.

Alfred Naquet, *L'Humanité et la Patrie*.

Gustave Nercy, *La Future Débâcle*.

Georges Clemenceau, *Des Juges*.

— *La Honte*.

— *Justice militaire*.

H.-G. Ibels, *Allons-y*.

Séverine, *Vers la Lumière*.

— *Note d'une Frondeuse*.

— *En Marche*.

Jean Ajalbert, *Quelques dessous du procès*

14
Le proc